



HAL
open science

**Celarent (Barbara); Abbott (Andrew) (ed., pref.),
Varieties of Social Imagination. Chicago (IL), The
University of Chicago Press, 2017, 318 p.**

Eric Macé

► **To cite this version:**

Eric Macé. Celarent (Barbara); Abbott (Andrew) (ed., pref.), Varieties of Social Imagination. Chicago (IL), The University of Chicago Press, 2017, 318 p.. Revue française de sociologie, 2018, 59 (4), pp.745-748. halshs-01992049

HAL Id: halshs-01992049

<https://shs.hal.science/halshs-01992049>

Submitted on 7 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Celarent Barbara ; Abbott Andrew, ed., pref., *Varieties of Social Imagination*. Chicago (IL), The University of Chicago Press, 2017, 318 p.

Eric MACE

Centre Émile Durkheim, Université de Bordeaux

Revue française de sociologie, 59(4) 2018

A. Abbott n'est pas seulement professeur de sociologie à l'université de Chicago, il est l'héritier et le continuateur d'une tradition sociologique forgée à Chicago dès les années 1920, qui met au centre de ses analyses la question du changement social défini comme un processus situé qui mêle événements et relations entre les acteurs au sein de cadres provisoirement institués. Il sait que cette tradition a été marginalisée au sein de la sociologie des États-Unis au profit d'une approche formaliste, positiviste, voire causaliste, de corrélation des variables. Il en a résulté la dissociation entre ce qui reste de macro-théorie sociologique abstraite et l'opérationnalité, sur le mode de l'économie, d'une sociologie fragmentée en autant de sous-milieus qu'il existe de micro-objets qui participe à la réification de variables détachées de leurs acteurs et de leur historicité. Bref, A. Abbott s'ennuie la plupart du temps lorsqu'il lit les articles qu'il publie dans la revue qu'il dirige entre 2000 et 2016, l'*American Journal of Sociology*. Or, pendant ce temps le monde change, les frontières entre privé et public, entre national et international, entre local et global sont bouleversées. Et cela bouleverse non seulement le nationalisme méthodologique de chaque sociologie nationale mais également les allant de soi universalistes d'une science sociale qui découvre, via les critiques postcoloniales, qu'elle est occidentalocentrée et qu'elle n'échappe pas à ses propres dimensions normatives et situées.

Plutôt que de mener cette critique en règle de la sociologie et contre la sociologie, A. Abbott décide d'en revenir à ce qui fait selon lui le sel de la discipline, c'est-à-dire l'imagination sociologique. Et parce qu'il est sensible à la critique de l'ethnocentrisme, la méthode consiste à revenir aux formes de *social imagination* qui, sous forme d'ouvrages publiés entre 1845 et 1980, ont participé à l'émergence de la sociologie dès ses origines, tout particulièrement dans les périphéries des métropoles coloniales, de la part d'auteur·e·s vivant biographiquement des changements et des tensions sociales et historiques qu'ils et elles cherchent à comprendre. Pour certain·e·s, avec la sociologie disponible à l'époque ; pour d'autres, sans la sociologie faute d'en avoir connaissance ; pour d'autres encore, de façon critique, contre la sociologie occidentale. D'abord publiés dans l'*American Journal of Sociology* entre 2009 et 2015 sous le nom de Barbara Celarent (pseudonyme formé par les noms de deux figures de syllogisme aristotélicien), nous sont ainsi présentées trente-six recensions d'ouvrages du monde entier, la plupart inconnus du canon de la discipline. Dans sa pseudo-préface, A. Abbott annonce l'objectif principal de cette méthode [ma traduction] : « Ce livre propose une large introduction à la pensée sociale. Il a pour objectif de stimuler des questionnements et de faire apparaître des enjeux. » (p. ix). Il s'agit en effet de bousculer l'eurocentrisme de la naissance de la sociologie en montrant que partout dans le monde

colonisé la question sociale est aussi, très tôt, une préoccupation d'intellectuels exposés aux effets non seulement de la « colonialité des pouvoirs » (qui impose des hiérarchies entre les êtres) mais également de la « colonialité des savoirs » (qui fait lire la réalité des colonisés à travers les catégories du colonisateur). Pour A. Abbott, les produits de ces réflexions endogènes sur les mondes sociaux colonisés (que ce soit sous la forme de pamphlet, de somme, de biographie, de correspondance même) participent véritablement d'une « imagination sociale » qui peut être considérée comme d'intérêt sociologique général. Il s'agit également de montrer, via ce parti pris de décalage rétrospectif, ce que cette imagination sociale a de situé, à la fois dans la biographie des auteur·e·s et dans le cadre alors dominant d'une première modernité évolutionniste, coloniale et eurocentrique, y compris lorsque l'opposition à la « colonialité des savoirs » s'exprime en puisant dans les principes totalisants du nationalisme ou de la religion.

Le livre est composé de six parties comprenant chacune six recensions qui combinent la contextualisation biographique et historique d'une œuvre et l'analyse compréhensive et critique de leurs propositions sociologiques. Bien que le chapitre 1 serve de matrice méthodologique, il est atypique pour un ouvrage qui se consacre pour l'essentiel à la découverte d'auteur·e·s non occidentaux. A. Abbott n'y recense en effet que des œuvres d'auteur·e·s métropolitains, un anglais, Michael Young, et six états-uniens : Henry David Thoreau, Frances Donovan, Bernard R. Berelson et Gary A. Steiner, Oliver Cromwell Cox et Herbert Marcuse. Deux de ces œuvres lui semblent particulièrement emblématiques de la polarisation des sciences sociales. D'un côté, l'ouvrage qui s'impose à son époque comme une somme définitive de la réduction du réel à l'analyse des variables, énoncé du point de vue abstrait, non situé, de la « science », incarnée par deux hommes universitaires blancs : *Human Behavior: An Inventory of Scientific Findings* (1964), de Bernard R. Berelson et Gary S. Steiner – une vanité que le décalage rétrospectif permet de mieux mesurer. D'un autre côté, les ouvrages (1919, 1929, 1938) longtemps oubliés de Frances Donovan, une jeune femme blanche issue d'un milieu rural qui devient institutrice, puis, à la mort de son mari, reprend des études de sociologie à l'université de Chicago. Travaillant comme serveuse, vendeuse et enseignante de lycée, elle transforme ces trois expériences biographiques en « participation observante » qui font tout l'intérêt de trois ouvrages (*The Woman Who Waits, The Saleslady, The Schoolma'am*), typiques de l'esprit de la sociologie de Chicago et sans doute pionniers aux États-Unis concernant la condition et l'*empowerment* social et sexuel des femmes qui travaillent. A. Abbott commente [ma traduction] : « Ses livres n'ont sans doute pas le détachement scientifique de la sociologie en cours d'institutionnalisation. Mais ils ont mieux : un mélange de distance et d'engagement qui rend vivantes pour les lecteurs de toutes générations leur auteure et ses observations. » (p. 23).

Les cinq autres parties étendent le dispositif à des auteur·e·s exclusivement non occidentaux, en un éclectisme assumé et destiné à provoquer ce « choc » du décentrement. La présentation des recensions n'obéissant à aucun ordre, j'ai choisi ici de les regrouper par aire géopolitique. En Amérique latine, dès 1845, Domingo Faustino Sarmiento fait l'analyse du dualisme fondateur et conflictuel d'une Argentine

clivée entre le monde des villes et celui de la pampa – et, dans un ouvrage de 1978, Gino Germani propose la résolution de ce clivage dans la notion de « populisme national ». En 1902, Euclides da Cunha décrit la brutalité répressive du nouvel État moderne brésilien qui se veut, ironiquement, porteur de progrès. Plus tard, en 1933, Gilberto Freyre propose l'analyse de la matrice race/classe/patriarcat de la société brésilienne, prolongée en 1967 par Heleieth I. Saffiot, qui montre la condition et l'*empowerment* des femmes dans un Brésil urbanisé. Au Mexique, en 1925, José Vasconcelos présente l'utopie d'une cinquième race idéale issue des métissages mexicains et qui s'oppose à la domination de la race blanche « anglo ». Au Pérou, entre 1895 et 1902, un ingénieur, sociologue et réformateur social, Joaquin Capelo, rédige l'un des livres pionniers de la sociologie urbaine consacré à Lima et qui pointe la violence du rapport colonial et postcolonial envers les indigènes ; une observation reprise et prolongée par Alberto Flores Galindo en 1984 lorsqu'il présente le mouvement maoïste « Sentier lumineux » comme la continuité des luttes indigènes depuis les Incas contre l'oppression de la colonialité hispanique.

En Afrique, Edward W. Blyden tente, dès 1888, de penser une forme africaine de modernisation propre au continent et qui passe par la déprise de la colonialité des savoirs occidentaux. L'Afrique du Sud aurait pu ne pas instituer un régime d'apartheid – et pourtant tout y a mené : c'est ce que décrit en 1913 l'un des rares jeunes hommes noirs diplômés, Sol T. Plaatje. Plus tard, en 1933, Ellen Hellmann, jeune femme sud-africaine d'origine juive allemande, observe les conséquences de l'apartheid dans un travail pionnier de sociologie de la condition noire. En 1938, le Kényan Jomo Kenyatta dénonce la domination coloniale, via les outils de la science sociale de la métropole, tout comme le fera en 1959 le Français antillais Frantz Fanon. Viendra ensuite, en 1964, la recherche d'une alternative aux dichotomies hiérarchisées de la modernité occidentale via l'invention d'une « négritude » universelle par Léopold Sédar Senghor ; dans le même sens, Mariama Bâ, en 1980, explorera les contraintes, la complexité et l'inventivité subjective de l'expérience féminine dans un Sénégal postcolonial musulman.

En Asie, dès 1875, nous découvrons l'appropriation, par Fukuzawa Yukichi, de l'historicisme, des dichotomies hiérarchisées et du nationalisme moderne des sciences sociales européennes naissantes pour justifier l'impérialisme modernisateur du Japon dans son environnement asiatique. En 1887, Pandita Ramabai Sarasvati (née la même année qu'Émile Durkheim) publie une description à la fois raisonnée et féministe de la condition des femmes en Inde, à la façon de ce que fera à peine quinze ans plus tard la jeune Raden Ajeng Kartini en Indonésie. L'année 1887 est aussi la date de parution du roman autobiographique de José Rizal, qui fait le récit d'un jeune homme formé en Europe, revenant aux Philippines et qui décrit la collusion d'élites indigènes médiocres avec les colons espagnols pour le saccage du pays. La première approche constructiviste des castes en Inde paraît en 1932, sous la plume de l'un des fondateurs de la sociologie indienne, Govind Sadashir Ghurye. Les premières socio-anthropologies de la modernisation des communautés villageoises sont réalisées par Fei Xiatong en Chine en 1939, et par Fukutake Tadashi au Japon en 1964 (avant la quasi-disparition de la société rurale

de l'archipel), ou, rétrospectivement, par Mysore N. Srinivas en 1976 concernant l'Inde. Il en est de même concernant l'analyse des syncrétismes entre modernité et religion, par l'Indien Radhakamal Mukerjee en 1950 ou par l'Indonésien musulman Deliar Noer en 1973. Le sociologue chinois Chen Da rédige dès 1923 l'une des premières études de « mondialisation par le bas » à propos des migrants chinois vers l'Occident et son collègue Qu Tongzu, lui-même témoin de l'effondrement de l'Empire, fait en 1933 la description rétrospective de la Chine traditionnelle.

Au Moyen-Orient, en 1918, l'Égyptien Taha Husayn, formé à l'école d'É. Durkheim, propose de mettre la sociologie naissante dans la lignée de l'imagination sociale d'un penseur arabe du XIV^e siècle, Ibn Khaldoun. Dans les années 1920, le Turc Ziya Gökalp s'approprie l'universalisme modernisateur d'É. Durkheim pour théoriser la spécificité de la turcité moderne. Au contraire, dans les années 1970, l'Iranien Ali Shari'ati développe une critique serrée des théories marxistes et sociologiques de la modernité ainsi que son opposition au modèle de société qu'elle a engendré au profit d'un modèle idéal d'unité et d'universalité qu'incarnerait un islam postpolitique.

Cela fait beaucoup d'acteurs, de points de vue, de vies, de drames. C'est cet effet qui importe *in fine* à A. Abbott, qui dit y voir la matière non pas d'un jugement de ce qui est sociologique ou pas, acceptable de nos jours ou pas, mais d'une nouvelle forme d'articulation des expériences et des savoirs situés, en un universalisme qui « ne suppose pas de voir réduire toutes les choses en une mais offre à chaque savoir particulier des formes stables de connexion aux autres » (p. 129). Il n'en demeure pas moins qu'au final c'est bien de la sociologie qu'il s'agit de continuer à faire, en tirant les deux principales leçons de ce panorama. D'un côté, la sociologie occidentale contemporaine devrait retrouver ce sens dramatique, incarné, des changements en cours et mieux savoir les décrire. D'un autre côté, cette même sociologie devrait beaucoup plus qu'elle ne le fait mettre à l'épreuve son épistémologie (rendre compte scientifiquement d'un monde dissocié et interdépendant) en acceptant de se connecter aux expériences du monde et aux points de vue sociologiques non occidentaux. Ceci étant, nous dit A. Abbott (p. xv), « le devoir et le plaisir de continuer l'enquête reviennent dorénavant au lecteur ».